



MISSIONS D'ORIENT

(suite)

VICARIAT DE CONSTANTINOPLÉ



OMBREUX et prospères sont les établissements fondés par le zèle des religieux dans la capitale de l'empire turc. Les Capucins français, si populaires jadis dans tout le Levant, reparurent à Constantinople en 1881, après une absence de près de cent ans. Ils prirent la direction de l'église Saint-Louis et, en 1882, y adjoignirent une école destinée à l'éducation des jeunes clercs. Cette œuvre est aujourd'hui en pleine prospérité. Appelés en 1882 à être les aumôniers des Frères des Écoles chrétiennes dans le collège de Kadi-Keuï (l'ancienne Chalcédoine), ils ont fondé sur la terre d'Asie un couvent devenu, depuis 1890, le scolasticat de la Province de Paris.

Les Lazaristes, qui avaient reçu la succession des Jésuites en Orient, fondèrent en 1803 un collège qui végéta jusqu'en 1842. C'est alors qu'un homme éminent, futur Supérieur de la Congrégation, M. Eugène Boré, apporta à cette œuvre une collaboration dont l'influence fut décisive. Le collège de Galata, avec son annexe de Sainte-Pulchérie compte aujourd'hui 300 élèves et les diplômes qu'on y obtient ouvrent la porte aux universités françaises. A ce collège il faut adjoindre une école apostolique ayant une vingtaine d'élèves qui appartiennent aux divers rites orientaux.

Les Frères des Écoles chrétiennes, appelés par les Lazaristes en 1849, ont vu, depuis lors, leurs établissements se multiplier : ils ont actuellement à Constantinople et dans ses environs 5 écoles avec 31 Frères, 20 classes et 883 élèves, et de plus, à Kadi-Keuï, un grand pensionnat avec 343 élèves.

Ce que les religieux faisaient pour les garçons, les religieuses furent appelées à le faire pour les filles. Au premier rang viennent les vailantes filles de Saint-Vincent de Paul qui font là comme ailleurs un bien incalculable. Arrivées en 1840 au nombre de 5, elles étaient 150 en 1854. Leur dévouement pendant la guerre de Crimée fut admirable : 30 d'entre elles succombèrent, et les survivantes gagnèrent la confiance et la vénération de tous : les Turcs eux-mêmes, écrivit M. Pisani, rendaient justice à ces filles admirables, et dès lors elles purent